

Jean-Marc Lemelin

COMMENT J'ENSEIGNE LA POÉSIE

*Langages poétiques et poésie
en Amérique du Nord*

Université York

Toronto

1^{er}, 2 et 3 octobre 2009

(3 octobre 2009)

J'enseigne la poésie de langue française depuis vingt ans à des étudiants dont le français est la langue seconde ; d'une université à l'autre, il y a eu de très rares exceptions avec des étudiants dont le français était la langue maternelle ou la troisième langue. C'est pourquoi je me préoccupe peu de l'histoire de la poésie dans la francophonie ; surtout qu'ils peuvent pour cela s'en remettre à des manuels et à des anthologies ou à l'internet. C'est-

à-dire que mon enseignement de la poésie ou de la littérature s'inscrit dans l'enseignement de la grammaire. Pour ce qui en est du corpus, je me concentre sur les poètes connus et reconnus, surtout depuis 1850 : Baudelaire, Nerval, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Lautréamont, Aragon, Éluard, Char, Nelligan, Grandbois, Saint-Denys Garneau, Loranger, Hébert, Miron, Horic, Giguère, etc. Je ne fais pas la promotion des poètes, mais de la poésie : des poèmes en vers fixes ou libres ou en prose ; je ne prétends pas rendre compte de l'ensemble de l'œuvre d'un poète, ni même d'un recueil entier. Je n'enseigne pas non plus les autres formes de langage poétique comme la chanson ou la publicité.

- Et, comme tout adolescent imberbe et puceau, j'ai été versificateur, mais je ne suis nullement poète - avec ou sans machine...

Je commence d'abord par la **communication** ou le *discours* et donc par la *lecture* à haute voix : par la *mimésis* ou l'action de la sensibilité. Je

m'attarde alors à la **forme de l'expression** du poème en vers fixes, la *phonologie* étant une manière efficace d'améliorer la prononciation des étudiants et de corriger leur accent ; il y a donc la transcription phonologique du poème. Les principales difficultés rencontrées à cette étape sont : le compte du 'e' devant une consonne ou sa chute à la rime, la diérèse, la liaison et la discrimination des voyelles nasales ; les étudiants ne saisissent pas toujours bien la différence entre le phonème, qui est l'unité de la signification, et la lettre ou le monème, qui est l'unité de la communication, et ils arrivent parfois mal à identifier la syllabe (le pied ou le mètre), qui est l'unité de l'énonciation :

Monème ← Phonème

↑

Syllabe

(Grammème)

Après avoir exposé en détails la métrique, c'est-à-dire les règles de la versification, il importe d'aborder la rythmique, surtout l'accentuation : l'accent tonique, l'accent prosodique et l'accent d'attaque, qui est le plus difficile à situer : élan et lancée, il frappe la première syllabe du poème, d'une strophe ou d'un segment - nous y reviendrons. Alors que la métrique est facultative, la rythmique est obligatoire ; c'est ainsi qu'elle se maintient dans les poèmes en vers libres, où il y a moins de contraintes phonologiques mais davantage de difficultés sémantiques, en partie à cause de la disparition ou de la diminution syntaxique des signes de ponctuation et en partie à cause de la signification grammaticale de l'enjambement. Il faut donc beaucoup plus d'entraînement pour l'analyse de la poésie en vers libres ou en prose.

Après la phonologie, vient l'examen de la *morphologie*, surtout quand les étudiants ne maîtrisent pas encore l'identification des parties morphologiques du discours ou des *monèmes* : les lexèmes et les morphèmes, les morphèmes lexicaux (les affixes) et les morphèmes grammaticaux, les morphèmes grammaticaux liés ou attachés aux lexèmes et les morphèmes grammaticaux libres ou détachés des lexèmes que sont les grammèmes (qui s'identifient très souvent à une seule syllabe, sauf dans les locutions adjonctives ou subjonctives parmi les joncteurs) ; ils n'arrivent pas toujours non plus à voir quand « être » et « avoir » sont des verbes et quand ils sont des auxiliaires ou des morphèmes de conjugaison, ce qui les amène à confondre l'adjectif et le participe. Le but de l'exercice est la synthèse du vocabulaire du poème en des champs lexicaux, chaque champ lexical étant centré autour d'un thème. Des champs lexicaux aux champs sémantiques ou des thèmes aux notions, de l'iconisation à la figuration et de la figurativisation (des parcours figuratifs et des rôles configuratifs) à la thématisation (des rôles

thématiques et des configurations discursives), il y a étude du vocabulaire de la sensibilité, de l'activité des cinq organes des sens à la passivité des quatre éléments de la nature (auxquels correspondent les quatre saisons, les quatre points cardinaux et les quatre moments ordinaux de la journée).

Alors que cet aspect de la morphologie, passant par la lexicologie, est plutôt sémantique, l'autre aspect, qui passe par la morphosyntaxe des catégories grammaticales de la langue ou des *catégorèmes*, est davantage syntaxique ; il s'agit de l'étude de la personne, de l'espace et du temps ou - en termes de sémiotique discursive - de la discursivisation, qui comprend l'actorialisation, la spatialisation et la temporalisation, les trois étant conditionnées par l'aspectualisation.

Entre la forme de l'expression et la forme du contenu, survient le cauchemar des étudiants : la **rhétorique**, soit le passage morphosyntaxique des figures de langue aux figures de discours ou de style, les « métaboles ». Il ne s'agit pas de passer en revue tout le registre des figures rhétoriques, mais de voir comment la rhétorique se décline en syntaxe figurative ou comment le procès d'anaphorisation conduit au procès de métaphorisation, plus particulièrement par les « métasémèmes » ou par les « archifigures » ou les trois principaux tropes que sont la métonymie, la synecdoque et la métaphore (in praesentia ou in absentia). Des figures, l'on peut se consacrer - selon le degré de spécialisation des étudiants - aux symboles et aux types (prototypes, stéréotypes, archétypes), voire aux mythes...

*

Alors que la forme de l'expression concerne d'abord et avant tout le texte comme *poème* (qui est un genre), dans le cas de la **forme du contenu**, il s'agit du poème comme *récit* (qui est un « archigenre ») : non plus simple communication mais **signification** de l'*écriture* qui est la transformation de la *langue* en discours par la *semiosis* ou la raison de l'entendement ; c'est la grammaire sémio-narrative : la narrativisation, la valorisation et l'axiologisation.

La **narrativisation** comprend l'évaluation narrative, la liaison narrative et la schématisation narrative. L'*évaluation narrative* consiste à examiner les trois ordres ou fonctions idéologiques de la civilisation dite indo-européenne : la guerre, la souveraineté (spirituelle, intellectuelle) et la fécondité (la production ou le travail et la reproduction ou la sexualité), ainsi que les quatre sous-codes d'honneur : la souveraineté (matérielle, manuelle) et la soumission (qui sont extrêmes), la

fierté et l'humilité (qui sont intermédiaires), selon la distribution de l'autonomie et de l'indépendance, de l'obéissance et de l'impuissance. La honte et le désordre s'opposent à l'honneur et à l'ordre ; la soumission peut aller jusqu'à la servitude ou l'esclavage.

La *liaison narrative* est l'ensemble des rapports de force et donc des contraintes de toutes sortes impliquant : modes, formes, forces ; esprits, âmes, corps ; mères, pères, ancêtres ; vivants, morts, survivants ; langues, sexes, ethnies ; pays, États, classes ; peuples, générations, familles ou nations ; « matries », patries, phratries ; clans, castes, tribus ; sœurs, frères, parents ou enfants. Parmi ces rapports de force, se distinguent les lieux, les liens et les luttes. Les *lieux* du pouvoir sont les modes d'occupation et la programmation de l'espace par la place des acteurs ; les *liens* du pouvoir se tissent autour de l'accord et de l'entente, de la complicité et de la collusion, de

l'alliance et du contrat ou de la négociation ;
tandis que les *lutttes* du pouvoir tournent autour du
désaccord et de la mécontente, de la discorde et du
différend, de la confrontation et du conflit ou de
l'antagonisme.

Quant à la *schématisation narrative*, il
s'agit du *schéma agonistique* des acteurs, où le sujet
protagoniste et le sujet antagoniste circulent autour
de l'objet agoniste, de la *croix agonique* des deux
sujets (deux moi) et des deux destinateurs (deux
surmoi), qui croisent l'objet de valeur (un ça), et
du *schéma antagonique* des actants, l'actant
fonctionnel ou grammatical étant à la fois syntaxique
et sémantique et réunissant donc des acteurs et des
valeurs : les acteurs, qui transportent les valeurs,
sont donc les représentants ou les « lieutenants »
des actants, l'actant étant un parcours sémio-
narratif comprenant un ensemble de programmes
narratifs dans le parcours génératif de la
signification.

[Nous n'avons point le temps d'aborder ici la syntaxe modale, les modalités étant des affectss...]

La **valorisation** est la distribution ou la circulation des valeurs (sémantiques), leur déploiement et leur développement ou leur déroulement en une idéologie, qui est un système d'idées. Parce que les étudiants de langue seconde n'ont pas encore la compétence nécessaire à l'analyse sémique ou sémémique, il convient de se limiter à la typologie ou à la topologie des valeurs, qui sont des différences de valoir : des ressemblances ou des dissemblances. Il est possible d'identifier les valeurs syntagmatiques, les valeurs paradigmaticques et les valeurs métamorphiques.

Les *valeurs syntagmatiques* sont virtuelles, potentielles, actualisées ou réalisées selon leur mode d'existence : la virtualisation (ou la disjonction), la potentialisation (ou la non-disjonction), l'actualisation (ou la non-conjonction)

et la réalisation (ou la conjonction). Les *valeurs paradigmatiques* sont pragmatiques, cognitives ou thymiques. Les valeurs pragmatiques ou sensibles (descriptives) sont les plus nombreuses ; elles sont effectives ou extéroceptives (sens externes) ; elles peuvent être subjectives et essentielles (intransitives) et liées à l'être du sujet ou accidentelles et objectives (transitives) et liées à l'avoir de l'objet : « guerrières », ce sont des valeurs physiques, physiologiques, linguistiques, économiques, juridiques, politiques, économique-politiques, politico-militaires, idéologiques (morales, religieuses, littéraires, artistiques), domestiques (us, usages, coutumes, manières, mœurs, modes, traditions, aliment, vêtement, routine, habitus, habitat, climat, vie quotidienne et arts ménagers), éthiques, esthétiques, philosophiques, scientifiques, etc. Les valeurs cognitives ou modales sont réflexives et intéroceptives (sens interne) et elles concernent la volonté et la mémoire ou l'intellect ; les semi-auxiliaires ou les verbes de modalité sont l'expression la plus manifeste de leur

fonction « souveraine ». Les valeurs thymiques sont affectives et proprioceptives (sens intime) ou « fécondes » ; ce sont des manifestations de la pulsion.

Les valeurs métamorphiques peuvent être individuelles (universelles), collectives (particulières) ou transindividuelles (singulières) : transformation, transvaluation ou transgression. Tandis que les valeurs individuelles sont de l'ordre de la nature (innée, génétique) du sang (animalité, hérédité) et que les valeurs collectives sont de l'ordre de la culture (acquise et/ou requise, générique) du rang (socialité, héritage), les valeurs transindividuelles sont de l'ordre de la posture (conquête, généalogique) du style (oralité, patrimoine). Les valeurs individuelles tiennent de la *disposition* : règne, genre, espèce, sexe, âge, parenté, vivacité, vitalité ou mortalité ; les valeurs collectives tiennent de la *position* : citoyenneté, nationalité, religion, idéologie,

statut, fonction, classe, alliance, mariage, famille, etc. ; les valeurs transindividuelles tiennent du *dispositif* : caractère, comportement (attitude, étude, habitude), tempérament (allure, allant, rythme), personnalité (intelligence, talent, génie), sexualité. Les valeurs individuelles sont absolues (polaires : « tout ou rien ») ; ce sont des « valeurs d'absolu » (constantes, invariables). Les valeurs collectives sont des valeurs relatives (graduelles : « plus ou moins ») ; ce sont des « valeurs d'univers » (inconstantes, variables). Les valeurs transindividuelles sont relationnelles (radicales : « ni tout ou rien », « ni plus ou moins ») ; ce sont des « valeurs d'événement » (imprévisibles, incontournables.)

L'**axiologisation** est l'engendrement ou la génération des valeurs ; c'est la transformation des valeurs en thèmes ou en idées et, de là, en termes (figures, vocables) par les isotopies, qui assurent la cohésion et la cohérence, de la rection

axiologique à la direction idéologique. Une *isotopie* est la répétition de sèmes et donc de valeurs ; c'est une « idée directrice ». Une isotopie peut être globale (totale) et aller d'une séquence à l'autre ou locale (partielle) et être limitée à une séquence ou à une micro-séquence. Un *connecteur d'isotopies* (globales) peut être un objet, une métaphore ou une isotopie locale.

Alors qu'une isotopie est une répétition de valeurs, une *axiologie* est un système de valeurs extrêmement stables. Se distinguent la structure axiologique des quatre éléments de la nature et les structures axiologiques élémentaires, c'est-à-dire les univers ou les micro-univers sémantiques. On a l'habitude d'identifier deux univers : l'univers individuel ou l'idiolecte et l'univers collectif ou le sociolecte. L'*idiolecte* est structuré par la valeur idiolectale Vie/Mort ; il est régi par la règle ou le tabou de l'interdit du meurtre, qui conduit au totémisme (pré-religion, pré-droit, pré-

art) ; il est réglé par le temps du sexe de l'individu et par le monde de la différence génitale et de la parenté ; le principe de plaisir y domine : le désir y conditionne la loi ; prévalent des valeurs individuelles d'absolu et la sélection naturelle ou la phylogénèse. Le *sociolecte* est structuré par la valeur sociolectale Nature/Culture ; il est régi par la règle ou le tabou de l'interdit de l'inceste, qui conduit à l'exogamie ; il est réglé par l'espace de la survie de l'espèce et par le monde de la différence sociale et de la parentalité ; le principe de réalité y domine : la loi y conditionne le désir ; prévalent les valeurs collectives d'univers et la sélection culturelle ou l'ontogénèse.

Nous postulons l'existence d'un troisième « univers » ou d'un « dialecte » : l'univers transindividuel de la transgression et de la métamorphose, de la déroute du principe d'individuation, de l'au-delà ou de l'en-deçà du principe de plaisir et donc de la pulsion de mort, de

la vie de la nature (naissance, origine, évolution) à la mort de la nature (meurtre, fin, pollution) et de la vie de la culture (renaissance, connaissance, reconnaissance, progrès, développement, mouvement, révolution) à la mort de la culture (inceste, ignorance, méconnaissance, régression, répression, stagnation, involution). C'est l'univers de la transgression de l'interdit de l'infeste (le tabou du sang), l'univers de la différence sexuelle ou de la sexualité ; y prévalent les valeurs transindividuelles d'événement et la sélection sexuelle ou l'épigenèse ; ce qui fait que l'échange des personnes prime sur l'échange de paroles ou des messages et sur l'échange des biens ou des services. Il y a une sorte de « principe d'humanité », qui surdétermine le principe féminin ou femelle de vie et le principe masculin ou mâle de mort ou le principe de réalité et le principe de plaisir...

C'est ainsi que, fondamentalement, la « structure élémentaire de la signification » ou le « modèle constitutionnel » qu'est le carré sémiotique est aux prises avec la valence comme valeur de la valeur et proprioceptivité, comme thymie (pathie et phorie des états de corps, d'esprit, de cœur ou d'âme) : comme « investissement thymique » de la pulsion. Le parcours génératif de la signification est alors investi et envahi par le cours génitif du sens, de la passion à l'imagination [...]

*

Jusqu'ici, nous avons vu à l'œuvre une approche latérale ou pragmatique (l'action de la communication et la perlocution) et une approche littérale ou (dia)grammatique (la raison de la signification et la locution) ; pour finir, il faut faire appel à une approche littorale ou pragrammatique (la passion de l'imagination et l'illocution ou l'interlocution) ayant pour objet la

parole ou la voix : la *deixis*, c'est-à-dire l'**énonciation**, qui comprend la **ponctuation** du texte par la démarcation, la titraison et la segmentation. *Démarcation* il y a déjà par la délimitation du corpus : un auteur, une œuvre, un recueil, un poème. La *titraison* concerne évidemment le titre du recueil et le titre du poème : le titre est le nom propre du texte et il est présomption d'isotopie ou d'actant. La *segmentation* est le découpage en séquences (séquence initiale, séquence ou macro-séquence centrale et séquence finale) et en segments ; la (macro-)séquence centrale se termine généralement par une confrontation (violente ou non, brutale ou pas) : épreuve décisive.

Le *brayage* actantiel, spatial et temporel est l'ensemble des opérations fondamentales ou radicales de l'énonciation ; l'embrayage et le débrayage en sont les procédures générales ou cardinales et ils permettent justement d'« opérer » et de justifier la segmentation. Il y a *repérage* des opérations de

l'énonciation par les *marqueurs* : les marqueurs de l'embrayage ou les embrayeurs sont les déictiques (actantiels, spatiaux ou temporels) et les phatèmes ; les marqueurs du débrayage ou les débrayeurs sont les anaphores (actantielles, spatiales ou temporelles). Les déictiques et les anaphores sont des grammèmes : déterminants (dans le voisinage du substantif), pronoms (dans l'environnement du verbe), adverbes (dans les environs de l'adjectif ou du verbe), adjoncteurs (prépositions entre les groupes dissemblables : du groupe du nom ou du groupe du verbe au groupe adjacent ou au circonstant) ou relateurs (entre les énoncés simples) ; les conjoncteurs (conjonctions de coordination) et les subjoncteurs (conjonctions de subordination) sont aussi des grammèmes, mais ce ne sont pas des marqueurs de l'énonciation. Les verbes sont des *opérateurs* de personne, d'espace et de temps. C'est par la dénégation qu'il y a débrayage énonciatif initial avec le titre du texte et les noms propres de l'auteur et de l'éditeur (s'il y a lieu) ; c'est par ce débrayage que le sujet de l'énonciation, qui est

un « point d'indifférence » entre le scripteur et le lecteur ou entre l'énonciateur et l'énonciataire (co-énonciateur), ne peut être confondu avec le sujet de l'énoncé. - L'homme est un « animal débrayé » [...]

Vous savez que nous avons l'habitude d'identifier la « césure » entre les deux hémistiches de l'alexandrin ; à la suite de Hölderlin, Beaufret, Deleuze, Lacoue-Labarthe, Shirani et Zilberberg, il est possible d'enjamber le vers et d'étendre la césure à l'ensemble du texte. La **césure** est la fracture ou la fêlure, « le point de naissance de la fêlure » entre l'avant et l'après du texte, entre ce qui s'est passé jusqu'ici ou jusqu'à maintenant et ce qui se passera désormais ou dorénavant [cf. Deleuze : *Différence et répétition*] ; pour Hölderlin, c'est le « détournement catégorique » : c'est une fracture où le texte bascule, par exemple avec les paroles de Tirésias, tôt dans *Edipe roi* et tard dans *Antigone* ; pour Heidegger, ce serait le « Tournant »...

Selon Hölderlin, dans *Edipe roi*, la césure est vers l'avant et la première moitié de la tragédie est protégée contre la seconde, qui est plus rapide et plus lourde ; la césure agit en sens inverse, de la fin vers le début : les premières représentations sont plus entraînées par les suivantes. Dans *Antigone*, au contraire, les représentations ultérieures sont pressées par les représentations initiales ; il y a équilibre du début à la fin : la seconde moitié est protégée contre la première, qui est plus longue. Aussi la mort d'Antigone est-elle rapide, alors que celle d'Edipe est lente. Ainsi y a-t-il « calcul » du « statut tragique » par le « transport tragique » qu'est la césure imprimée au rythme, qui est un « statut calculable » dans le « retournement natal » [cf. Hölderlin : *Remarques sur Edipe. Remarques sur Antigone*]. À ce « retour natal » - peut-être trop nostalgique ou déjà heideggerien - Jean-Pierre Lefebvre oppose ou appose le « tournant » de 1802 dans la vie même de Hölderlin, la césure entre l'euphorie jusqu'à trente-deux ans et la

dysphorie jusqu'à sa mort en 1843 [cf. Lefebvre : *Hölderlin, journal de Bordeaux*]...

Dans un poème, la césure correspond généralement à un accent d'attaque, par lequel il y a passage du segment descendant au segment ascendant pour le protagoniste - qui n'est pas nécessairement le héros, mais qui est celui qui triomphe à la fin - et l'inverse pour l'antagoniste ; le segment descendant est de l'ordre de la dysphorie et de la disjonction, tandis que le segment ascendant est de l'ordre de l'euphorie et de la conjonction. Il arrive aussi qu'il y ait cyclothymie dans une même séquence. En langage sportif, la césure est le passage du tempo au momentum ; c'est le « point tournant » parmi les « faits saillants » ou les « jeux prégnants » ; c'est pourquoi on ne peut le déterminer qu'à l'issue de la rencontre ou de la série...

L'art ou la technique du poème, son esthétique et son éthique réunies en sa poétique ou sa politique, consiste justement à jouer de la césure, vers le début, vers le milieu ou vers la fin. La césure, qui n'est pas propre au poème mais au texte comme récit, est promesse, stratégie et posture du dispositif ; elle est l'imminence surdéterminant l'immanence, elle-même déterminant la transcendance, qui domine. Enfin, la césure est la *signature* du texte, de l'énonciation à la communication en passant par la signification ; mais elle est ce qui ne se passe pas - dans le sens où un mal de dent ou de tête ne se passe pas...

En ce sens, je suspecte que la soirée de poésie d'hier soir aura été la césure de ce colloque !

www.ucs.mun.ca/~lemelin/ :

Manuel d'études littéraires/Analyse du poème

Bibliographie de pragmatique

1

COMMUNICATION

Discours

Lecture

Transcendance

Approche latérale

2

SIGNIFICATION

Langue

Écriture

Immanence

Approche littérale

3

ÉNONCIATION

Parole

Signature

Imminence

Approche littorale

Figurativisation Thématisation

Discursivisation

 Actorialisation

 Spatialisation

 Temporalisation

 [Aspectualisation]

Narrativisation

 Évaluation narrative

 (trois fonctions)

 (quatre sous-codes d'honneur)

 Liaison narrative

 (lieux/liens/luttes)

 Schématisation narrative

 (schéma agonistique des acteurs)

 (croix agonique)

 (schéma antagonique des actants)

Valorisation

Valeurs syntagmatiques

Valeurs paradigmatiques

(pragmatiques/cognitives/thymiques)

Valeurs métamorphiques

(universelles/collectives/transindividuelles)

Axiologisation

Isotopies

Axiologies

(univers individuel : interdit du meurtre)

(univers collectif : interdit de l'inceste)

(« univers » transindividuel : interdit de l'infeste)

Pragmatique

(Dia)grammatique

Pragrammatique

Mimêsis

Semiosis

Deixis

Action

Raison

Passion

Sensibilité

Entendement

Imagination

1

2

3

1 = Domination ← 2 = Détermination

↑

3 = Surdétermination

JML/juin-juillet et octobre 2009